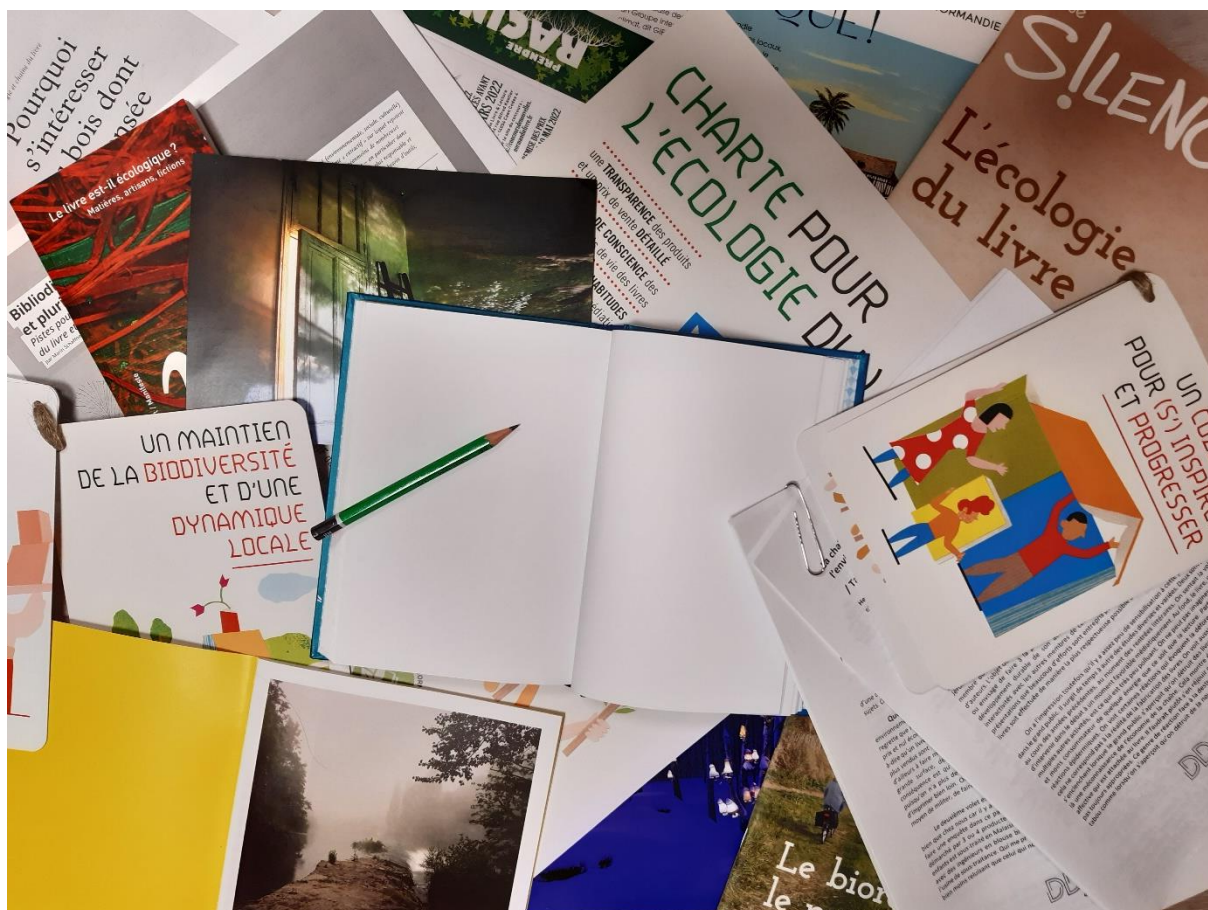


Retour sur la journée professionnelle

Réinterroger ses pratiques ?
De la création à l'acte de lire,
de la prise de conscience individuelle à l'action collective

Jeudi 11 mai 2023
à la bibliothèque Alexis de Tocqueville, Caen

 NORMANDIE
LIVRE & LECTURE



La mise en mouvement de professionnel(le)s de la filière autour des questions d'écologie du livre se perçoit aujourd'hui à plusieurs échelles. D'actions individuelles à la création de réseaux/collectifs l'enjeu est de faire bouger ses lignes, de montrer l'exemple, et dans le cas des collectifs de mutualiser ses énergies, ses connaissances pour avancer ensemble. Et le lecteur dans tout ça ? Est-il prêt à s'engager dans la mise en place d'une filière du livre plus sociale, durable et solidaire ?

Programme

9h15 : Accueil café

9h45 : Discours

10h à 11h15 : L'union fait la force

Avec Guillaume Nail, auteur ; Mathias Echenay, éditeur (La Volte) et consultant (Axiales) ; Mélanie Cronier, chargée de mission "écologie du livre et de la lecture". Table ronde animée par Mélanie Mazan, coordinatrice de l'Association pour l'Écologie du livre.

11h15 : Lecture d'un texte réalisé pour le projet *Quelle écologie du livre sur le Noireau ?*

11h30 à 12h45 : La preuve par l'exemple

Avec Olivéra Lajon, responsable de la médiathèque de Fontaine-Etoupefour ; Pauline André-Dominguez, Autrice, formatrice, chercheuse au CRAL à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), en collaboration avec le Muséum National d'Histoire Naturel (CESCO/CNRS) ; Stéphane Nappez, auteur, président de l'association Baraques Walden. Table ronde animée par Mathilde Lamotte d'Argy, co-fondatrice du festival Pluies de Juillet.

Déjeuner libre

14h10 : Lecture de textes réalisés pour le projet *Quelle écologie du livre sur le Noireau ?*

14h15 à 15h45 : Et le(s) lecteur(s) dans tout ça ?

Avec Stéphanie Levet, lectrice, membre de l'association Vent d'ouest ; Lucile Taupin, artiste et auriculothérapeute, membre active de l'association "La bulle de bien-être", Sophie Noël, directrice de Normandie Livre & Lecture. Table ronde animée par Sophie Peugnez, libraire, Rédactrice de Zonelivre.

Cette journée a été organisée en partenariat avec Époque, Festival et Salon du livre de Caen et la Bibliothèque Alexis de Tocqueville.

À la suite de cette journée, découverte de l'exposition réalisée par les étudiants en première année de Master Édition de l'ésam Caen/Cherbourg pour finaliser leur travail sur le projet : *Quelle écologie du livre sur le Noireau.*

10h à 11h15 : L'union fait la force

En empruntant diverses formes, des collectifs existent un peu partout en France pour avancer sur les questions d'écologie du livre. Leur idée ? Se regrouper derrière des valeurs écologiques fortes avec la volonté de faire bouger les lignes à plusieurs en mutualisant ses ressources, ses compétences, tout en se nourrissant des échanges et rencontres.

Avec Guillaume Nail, auteur ; Mathias Echenay, éditeur (La Volte) et consultant (Axiales) ; Mélanie Cronier, chargée de mission "écologie du livre et de la lecture".

Table ronde animée par Mélanie Mazan, coordinatrice de l'Association pour l'Écologie du livre.

Mélanie Mazan : Les liens entre l'Association pour l'Écologie du livre et Normandie Livre & Lecture (N2L) existent depuis 2019, et les deux organismes ont avancé ensemble sur les questions d'écologie du livre. On s'est mutuellement apporté depuis 2019, l'association apportant du contenu théorique sur les enjeux d'écologie du livre avec une approche plutôt recherche, plaidoyer, N2L apportant une approche terrain avec la création d'un groupe régional sur l'écologie livre, la construction d'une charte de l'écologie du livre, etc. Cela a aussi abouti à des projets communs, notamment de formation, et de recherche-action.

Avec Normandie Livre & Lecture et les membres de l'association, nous partageons une vision de l'écologie du livre qui ne se réduit pas aux questions d'éco-responsabilité : l'écologie c'est une approche politique globale, qui pense les mondes du livre et de la lecture comme un écosystème interdépendant qui doit prendre en compte les enjeux matériels, certes, mais aussi les enjeux d'interdépendances socio-économiques et les enjeux de bibliodiversité. L'un des trois piliers de cette écologie du livre, c'est la prise en compte et le renforcement des interdépendances et des coopérations au sein de la filière : interdépendances entre métiers, interdépendances territoriales notamment, et les coopérations et mutualisations entre les acteurs et les actrices du livre qui imaginent et créent un écosystème qui fait ou essaie de faire un pas de côté par rapport au système dominant, un écosystème plus sobre, plus vertueux écologiquement, plus solidaire, plus multiformes et diverse, plus ancré dans les territoires.

La question des mutualisations et des coopérations est donc centrale voire inhérente à l'écologie du livre.

En 2019, quand on a créé l'Association pour l'écologie du livre, il y avait déjà beaucoup de démarches individuelles d'éditeurs, de libraires, de bibliothécaires qui travaillaient sur des manières de faire plus éco-responsables, mais il n'existait pas encore vraiment de dynamique collective sur ces questions.

En 4 ans les choses ont beaucoup évolué : l'écologie du livre est devenue un sujet important dans toute la filière, sous différentes formes. Pour preuve la naissance et le développement de dynamiques collectives sur le sujet : groupes de réflexions institutionnels et syndicaux nationaux : commission écologie au Syndicat de la Librairie Française (SLF), commission fabrication et environnement au Syndicat National de l'Édition (SNE), charte des valeurs transition écologique au Centre National du Livre (CNL), commission bibliothèques vertes à l'Association des Bibliothécaires de France (ABF), développement d'actions collectives (mutualisations, recherche-action) dans différentes régions, notamment là où les structures régionales du livre ont accordé des moyens salariés : Normandie, Pays de La Loire, Auvergne-Rhône-Alpes, PACA pour ne citer qu'elles.

Bref, ça foisonne partout, et on voit bien qu'il y a une envie, si ce n'est un besoin, de se mettre ensemble pour faire avancer l'écologie du livre.

Quel est l'intérêt d'agir en collectif plutôt que de manière individuelle sur les questions d'écologie du livre ? Quels sont les enjeux des démarches collectives dans l'écosystème du livre, les freins et les écueils ? Comment articuler l'ensemble de ces démarches, entre les différents métiers, les différentes échelles territoriales, les différents types d'acteurs et d'actrices ? Comment éviter la machine à gaz pour avancer mieux ensemble et ne pas se heurter à l'inertie collective ?

Sont invités à cette table ronde :

– **Guillaume Nail**, auteur, scénariste et comédien, et plus récemment éditeur, plutôt porté sur la littérature jeunesse (bien que récemment ayant publié un roman adulte). Anciennement président de la charte des auteurs et illustrateurs jeunesse en 2019 et 2020 avec deux sujets de prédilection, ce sont les enjeux de sexisme et de diversité d'une part, et l'écologie d'autre part.

- **Mathias Echenay**, éditeur à La Volte, travaille entre autres avec Alain Damasio, et consultant dans le cabinet Axiales, consultants spécialistes du livre. Membre de l'Association pour l'écologie du livre depuis maintenant plusieurs années, et membre de la commission fabrication et environnement du SNE.
- **Mélanie Cronier**, chargée de mission « écologie du livre » à Mobilis, pôle régional de la lecture et du livre en Pays de la Loire qui réunit de nombreux acteurs et actrices de tous les métiers du livre de la région. À l'origine de plusieurs projets collectifs sur le territoire. Membre de l'Association pour l'écologie du livre.

Guillaume, vous avez été membre et présidé la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse pendant deux ans : en quoi cet engagement dans un collectif de professionnels vous a fait mieux connaître les rouages de l'ensemble de l'écosystème, et comment cela a-t-il provoqué une prise de conscience écologique ? Et peut-être engendré des projets en matière d'écologie du livre ?

Guillaume Nail : Être auteur, autrice, c'est être très seul. Avoir recours au collectif est donc indispensable. Au sein de la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse, l'essentiel est d'échanger avec les maillons de l'interprofession pour une meilleure répartition de la valeur entre tous. C'est mieux comprendre les revendications des autres maillons de la chaîne.

La Charte a mis en place une commission dédiée à l'écologie du livre. Cette commission va publier un guide pour les auteurs et autrices pour leur indiquer les questions à poser à leurs maisons d'édition. Il y a en effet un manque de connaissance, en tant qu'auteur et autrice, sur tous les aspects de fabrication (écologie) car on a tellement à faire avec les négociations de droit qu'on en oublie parfois le reste. J'ai découvert que certains de mes livres n'ont pas été imprimés en France ou que 3 000 exemplaires sont partis au pilon. Ce n'est pas acceptable. Il va falloir que je monte d'un cran dans mes négociations avec les maisons d'édition. Poser les questions sur la matérialité du livre obligera la maison d'édition à me donner des réponses et donc à s'interroger.

Une fois qu'on a pris conscience des enjeux d'écologie du livre et que la mise en action implique forcément de travailler en interprofession dans une logique écosystémique, on ne sait pas très bien par où commencer pour faire avancer l'écologie.

La première chose à laquelle on se heurte, c'est le manque cruel de données et d'information « dure » sur l'écologie dans le secteur du livre. Il semble donc essentiel de travailler ensemble sur cette partie « recherche » et analyse.

Mathias, c'est ce que vous essayez de faire ou au moins de défendre via vos différentes activités au sein du SNE, de l'Association pour l'écologie du livre ou encore avec Axiales. Pour vous, quelles sont ces boîtes noires et pourquoi seule une démarche collective peut faire avancer cette question de la connaissance sur les enjeux d'écologie du livre ?

Mathias Echenay : L'Association agit comme un collectif, avec mises en communs, débats, expériences, le groupe Environnement et fabrication fonctionne autrement, il y a des échanges et des mises en commun mais on ne peut parler de collectif. Cela est très intéressant parce que participent notamment les directions de fabrication des grands groupes, et il y a là une masse de connaissances considérables.

Une autre approche, tout à fait complémentaire à l'analyse de l'existant, c'est la recherche « empirique », si on peut dire, ou la recherche-action : parier sur le collectif et l'expérimentation sur le terrain pour tenter de nouvelles manières de faire. Mélanie, en contre-pied de l'Association pour l'écologie du livre qui se concentre plutôt sur la recherche et le plaidoyer à échelle nationale voire francophone, toi, tu pars du terrain, en interprofession pour animer des expérimentations en écologie du livre.

Mélanie Cronier : La création de mon poste à Mobilis est venue de l'interprofession et de réflexions sur l'écologie du livre que ce soit en région Pays-de-la-Loire ou avec d'autres structures régionales pour le livre (SRL) comme avec N2L. Mobilis a répondu à un appel à projets de l'ADEME (financement à 80 %) qui invite à la mise en commun, la transversalité.

À la mise en place de mon poste, on est parti avec Mobilis sur de la collecte d'informations sur le territoire : mutualisation, collecte de livres, coopérations temporaires, pour permettre une mise en commun de pensées et d'idées.

On a créé un groupe de travail avec 20 personnes du monde du livre et de la lecture dont l'intérêt est de voir ce qui se fait sur le territoire, de faire des ponts, d'aller vers une utopie.

Ce travail de réflexion se fait en coopération avec d'autres pôles culturels comme les arts vivants, ou d'autres SRL, comme le groupe imaginé avec N2L pour réunir l'ensemble des SRL de France, la Fédération du livre et de la lecture (FILL) et l'Association pour l'écologie du livre.

Par ailleurs, Mobilis vient de s'associer avec un Festival d'achats responsables en proposant aux maisons d'édition d'y vendre leurs livres en arrêt de commercialisation et les défraîchis. Il y a également la mise en place d'interventions à l'IUT de la Roche-sur-Yon et à l'UCO Laval.

Si on repart sur des questionnements plus pragmatiques voire terre-à-terre, quelles sont les freins ou plutôt les conditions de réussite de ces dynamiques nécessairement collectives ? Du financement ? Des moyens humains ? Un soutien voire un portage des pouvoirs publics ?

Guillaume Nail : Qui pollue ? Qui est à la source du problème ? On se questionne, mais si on n'arrive pas à toucher les personnes qui détiennent le pouvoir ça ne sert à rien.

Je suis à la commission Vie littéraire du CNL et je peux donc porter une parole sur les manifestations littéraires sur des critères écologie du livre, égalité femmes-hommes. S'il n'y a pas de critères, on peut toujours influencer pour que l'argent public soit distribué à des acteurs "vertueux".

Avec mon expérience, je peux aujourd'hui parler leur langage en leur disant qu'ils peuvent gagner plus d'argent en étant plus vertueux, et donc influencer sur les modes de fabrication.

En tant que lecteur, je peux aussi me positionner pour refuser d'acheter des livres qui ne respectent pas ces critères.

On oppose souvent gros groupes et éditeurs indépendants, sur la question de la production, est-ce que leur influence est la même ?

Mathias Echenay : si Hachette demande que l'imprimeur soit dans une démarche écologique cela aura plus de poids que de la part des petits éditeurs. Les groupes achètent leur papier et peuvent le faire avec des normes spécifiques, ils échangent avec les papetiers. Les petits éditeurs ne posent pas toujours la question aux imprimeurs qui de toutes manières ne savent pas souvent répondre.

Les lecteurs et lectrices jouent aussi un rôle primordial dans la mise en mouvement collective pour l'écologie du livre. Mélanie, par exemple... Le festival circuit-court, qui travaille sur ces questions, c'est quoi ?

Mélanie Cronier : Lire en circuit-court est un événement imaginé pour sensibiliser les lecteurs sur les sujets d'écologie, de proximité, etc. L'idée étant de sensibiliser les lecteurs parce que si on arrive à créer une dynamique écologique chez une multitude de personnes, peut-être que ça peut changer les choses. Pendant 1 mois, le festival propose de nombreux événements en librairie, en bibliothèque, avec un enjeu sur le lectorat.

La question du lectorat est primordiale. Quand on pose la question aux libraires sur la volonté de sensibiliser le lectorat aux sujets d'écologie, la réponse est non pour ne pas culpabiliser les clients et ne pas influencer sur les lectures. Même quand un livre est "mal fait", le texte peut être bon.

Mathias Echenay : Je suis pour informer les lecteurs. Par exemple, il serait intéressant en librairie d'indiquer le nom du groupe qui détient la maison d'édition. C'est intéressant de le savoir au titre de la bibliodiversité.

Guillaume Nail : Même chose pour les bibliothèques, il faut informer les lecteurs et lectrices.

Le pouvoir de la fiction, de l'imaginaire et de la construction de nouveaux récits collectifs est aussi essentiel. L'Association pour l'écologie du livre a vu le jour à la suite d'ateliers d'éco fiction qui restent un outil très souvent utilisé. Nous avons en effet l'idée qu'il faut travailler sur les récits collectifs. Guillaume, tu as participé à une aventure collective un peu similaire avec un projet de la Région Normandie porté en partenariat avec N2L.

Guillaume Nail : L'imaginaire post-covid est sombre pour les jeunes. Il faut favoriser l'imaginaire qui permet d'aller mieux. En Normandie, il y a eu la mise en place du projet [Digi'climat](#) qui propose à des lycéens et lycéennes de se plonger dans les rapports du GIEC normand pour soumettre à des auteurs du territoire des scénarios qui puissent les nourrir pour l'écriture de nouvelles. L'implication des jeunes sur cet enjeu est importante. Je participe également chez Glénat à une collection avec pour héros des jeunes ados qui leur permet d'envisager des choses pour que le monde aille mieux, pour changer le modèle de société.

Interventions de la salle :

L'écologie matérielle du livre se situe principalement dans la chaîne de production et je suis étonnée qu'elle ne connaisse pas le coût écologique d'un livre. Est-ce que c'est au lecteur de s'emparer de cette question pour pousser l'État à bouger ?

Mathias Echenay : Aujourd'hui, aucune aide n'est conditionnée à l'écologie du livre au CNL par exemple.

Guillaume Nail : La réponse est souvent que c'est compliqué à mettre en place. En fait, ça n'est pas compliqué. Il faut s'en emparer. Si on le veut, c'est possible. Sur certaines réglementations, le livre est exclu au prétexte que c'est compliqué !

Faire des buzz sur les réseaux sociaux, ça peut avoir un impact sur les décideurs.

Quels sont les interlocuteurs ?

Mélanie Cronier : Les agences du livre s'emparent de ça et peuvent permettre au travers de leur travail d'alimenter la réflexion.

Traçabilité du produit ? Avec un logo pour sensibiliser ?

Mathias Echenay : Il faudrait que ce soit imposé. Il y a 10 ans, le SNE se posait déjà la question de quels critères. De nouvelles législations arrivent avec la nécessité d'être transparent sur l'origine du bois. C'est très bien, dans l'idée, mais il va falloir, pour l'éditeur, être en mesure de connaître l'information. Ce n'est pas évident. À ce jour, seuls les labels FSC et PEFC sont des critères minimums que l'on peut se donner. Et cela n'est pas suffisant, en réalité.

Guillaume Nail : Il est aussi question de la traçabilité du livre après parution. Quid du livre après les manifestations du livre ? Quid de l'information donnée aux auteurs et autrices sur son livre (chiffres de vente, arrêt de commercialisation, pilon) ?

Mélanie Cronier : Que deviennent les livres après achat ? Après désherbage des bibliothèques ?

11h30 à 12h45 : La preuve par l'exemple

Des acteurs engagés œuvrent à leur manière pour un écosystème du livre plus social, plus solidaire et/ou plus durable. Plus que de sauver la planète, l'enjeu est souvent de mettre en place un récit qui puisse inspirer et donner envie de rentrer en mouvement.

Avec **Olivera Lajon**, responsable de la médiathèque de Fontaine-Etoupefour ; **Pauline André-Dominguez**, Atrice, formatrice, chercheuse au CRAL à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), en collaboration avec le Muséum National d'Histoire Naturel (CESCO/CNRS) ; **Stéphane Nappez**, auteur, président de l'association Baraques Walden. Table ronde animée par **Mathilde Lamotte d'Argy**, co-fondatrice du festival Pluies de juillet.

Vous êtes trois acteurs de l'écosystème du livre. Ce qui vous lie est un rapport quotidien aux œuvres écrites, à la littérature au sens large. Que ce soit dans l'étude des récits, dans la création de récits ou dans la médiation de ces récits.

Pauline, avant d'imaginer de nouveaux récits, il faut déjà se défaire de certains récits collectifs. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Pauline André-Dominguez : Avant de se demander de quels récits nous avons besoin pour avancer, il faut déjà prendre conscience que l'on hérite de tout un tas d'histoires collectives. Depuis l'Antiquité, en passant par la Bible, la Genèse (rapport au vivant et à la place de l'homme sur la terre), le Monde des lumières (Théorie de Descartes), le récit scientifique montre la séparation entre l'humain et la nature. Aujourd'hui, on voit bien que ses histoires ne tiennent plus car elles reposent sur des rapports de domination et de destruction. Remettre en question cet héritage collectif demande une vraie révolution culturelle.

Pour changer les choses, il faut avoir conscience du fait que nous sommes héritiers de ce type de récits. Nous les intégrons malgré nous ?

Pauline André-Dominguez : Oui, par la transmission de récits ou d'imaginaire collectif qui sont véhiculés par des discours politiques, médias, littéraires, cinématographiques par exemple *Les Dents de la mer*.

Stéphane, quand on crée, a-t-on besoin de s'extraire de ces récits ?

Stéphane Nappez : J'ai de mon côté eu un choc esthétique en lisant Thoreau dont Arno Bertina, « père la morale » disait beaucoup de mal. Il est à l'origine de l'association et de la cabane auto-construite avec des matériaux de réemploi, sous les bois, dans l'Abbaye de Jumièges. C'est une cabane imaginée pour accueillir des résidences d'auteurs financés par le CNL, FADEL, etc. Les auteurs ne sont pas dans des conditions bourgeoises d'accueil mais la cabane est chauffée (isolée par du carton). Pour l'électricité il y a des batteries solaires, pour l'eau, un jerrycan à remplir dans le parc. C'est un lieu de frugalité qui donne le sens des dépenses énergétiques. Les auteurs et atrices qui y viennent en résidence ont un espace pour s'extraire des récits de domination en se rapprochant de ceux de Thoreau.

Que viennent-ils chercher ?

Stéphane Nappez : C'est un lieu qui offre une disponibilité à soi-même et aux autres et une autre façon d'habiter le monde. Il permet de se libérer d'une charge mentale, et offre un environnement sonore peu commun.

Il est important de valoriser et visibiliser les actions "positives" pour inspirer d'autres personnes. C'est ce qui se passe à la médiathèque de Fontaine-Étoupefour ?

Olivera Lajon : Pour recontextualiser rapidement, Fontaine-Étoupefour est une ville de 2 700 habitants qui se situe aux portes de Caen. La médiathèque fait 266 m². L'écologie a toujours été un des grands axes de la médiathèque. De nombreuses actions autour de l'écologie sont proposées au public. Le but premier est de toucher les lecteurs. Mais la médiathèque s'implique aussi à divers niveaux et dans différentes propositions comme celles de N2L ou de l'IFLA (fédération internationale des associations et institutions de bibliothèques).

Quel est le lien entre arts et sciences ? Face à la crise écologique, quel rôle pour la fiction ? La littérature ?

Pauline André-Dominguez : Notre connaissance du vivant évolue. Il y a de plus en plus un vrai intérêt pour les liens entre la littérature et les sciences. Et pourtant ça n'est pas nouveau. Les astronomes du 17^e siècle ont convoqué les codes de la fiction pour communiquer sur leurs découvertes. Les savants sont également des hommes de lettres. Ces ponts nous constituent. Pourquoi séparer la connaissance de l'émotion ?

Parler des sciences et d'écologie c'est complexe. La fiction et les arts peuvent changer la manière d'en parler et avoir un impact plus fort que par la réflexion. Le fil émotionnel peut embarquer plus de monde comme le livre : *Héliosphéra, fille des abysses* de Wilfried N'Sondé qui est un récit né de l'expérience de l'auteur à bord du voilier scientifique Tara.

Les auteurs et les autrices ont-ils une responsabilité ?

Stéphane Nappez : La responsabilité de l'auteur c'est de créer des contre-récits face à des récits écrits par des puissants.

Olivera Lajon : Leur rôle est aussi d'aborder des thématiques qui existaient déjà mais qu'on ne connaissait pas.

Vous avez animé des ateliers de création autour de ces sujets. Comment les avez-vous menés ?

Pauline André-Dominguez : Je suis partie du travail du slam sur des amorces de récit avant d'animer des ateliers participatifs pour leur faire faire des récits collectifs.

Comment fait-on pour impliquer les gens ?

Olivera Lajon : Via des temps forts que l'on organise avec des auteurs par exemple notre événement Vert d'avril qui est une invitation à changer son mode de vie. La médiathèque travaille avec le Syvedac, on propose des ateliers Fresque du climat. Il y a aussi des trocs de livres, de plantes, un travail avec les scolaires. On est engagé pour l'éducation aux médias.

Qu'est-ce le journalisme narratif ?

Pauline André-Dominguez : C'est une tradition américaine. "Tout Zola est un reportage", selon Joseph Kessel. Quand on est journaliste, on puise dans le code de la fiction. C'est une manière de raconter le monde. Par exemple « L'espèce fabulatrice » de Nancy Huston.

Comment est-ce que les auteurs doivent faire pour avoir un temps d'écriture dans la cabane ?

Stéphane Nappez : Ils doivent simplement répondre à des appels à projet. Les résidences d'écriture impliquent une partie médiation avec un temps d'échange avec le public.

L'argent est-il le nerf de la guerre pour travailler au quotidien sur ces questions ?

Stéphane Nappez : Pour les résidences, nous sommes dans un financement classique avec un soutien du CNL, du FADEL, etc. Pour la création de la cabane, il y a eu beaucoup de réemploi et par exemple pour le carton j'ai eu la chance d'avoir une grosse entreprise locale qui me l'a donné. On essaie de réfléchir à d'autres types de financement, notamment pour les auteurs amateurs.

Pauline André-Dominguez : Je suis auto-entrepreneuse même pour mon travail de journaliste. C'est une économie hybride et précaire. De plus en plus d'organismes s'emparent de ces projets et lancent des appels à projets donc il y a des financements. Mais il faut le vouloir.

Olivera Lajon : Nous sommes de notre côté restreint par le budget de la médiathèque. Il y a des choix à faire, on peut aussi s'appuyer sur des partenariats avec les festivals du territoire et les acteurs locaux pour réduire les frais.

14h15 à 15h45 : Et le(s) lecteur(s) dans tout ça ?

Quel(s) rôle(s) les lecteurs peuvent-ils jouer pour l'écologie du livre ? Comment leurs considérations personnelles peuvent-elles faire changer la filière ? Comment leurs engagements peuvent-ils résonner sur les questions d'écologie sociale, d'écologie matérielle et d'écologie symbolique ?

Avec **Stéphanie Levet**, lectrice, membre de l'association Vent d'ouest, angliciste de formation ; **Lucile Taupin**, artiste plasticienne, poétesse et auriculothérapeute, membre active de l'association "La bulle de bien-être", **Sophie Noël**, directrice de Normandie Livre & Lecture. Table ronde animée par **Sophie Peugnez**, libraire, Rédactrice de Zonelivre.

Avant de parler du rôle des lecteurs dans l'écologie du livre, pouvez-vous nous dire quelles lectrices êtes-vous ?

Stéphanie Levet : Je lis beaucoup de livres en langues anglaise et française. J'aime les histoires mais je suis surtout attachée à la langue. Depuis quelques années et surtout depuis que je fais partie de l'association Vent d'Ouest, je lis des ouvrages en lien avec l'écologie. Je ne suis pas une grosse lectrice, j'ai une lecture assez lente.

Lucile Taupin : Je lis beaucoup de livres de non-fiction, en lien avec des intérêts du moment et avec mon activité. Il y a toujours sur ma table de nuit un livre de poésie.

Sophie Noël : En ce moment, en lien avec mon activité, je lis beaucoup d'ouvrages d'éditeurs et auteurs de la région. J'aime les récits qui donnent de la place aux personnages. J'aime aussi les ouvrages jeunesse.

Sophie, pouvez-vous nous parler d'une enquête réalisée début 2021 sur les lecteurs ?

Sophie Noël : N2L a entamé un travail sur l'écologie du livre en 2020. En 2021 il est apparu important de questionner la place des lecteurs. On a pu faire [un questionnaire](#) qui a eu beaucoup de relais. L'objectif était de connaître les pratiques des lecteurs/lectrices et leurs souhaits possibles sur l'écologie du livre. Il y a eu 457 réponses. Le profil des répondants ressemble au profil type des lecteurs/lectrices : majorité de femmes, actives et des grands et moyens lecteurs avec en plus habitude de consommation sur les problématiques de circuit court. La moitié des répondants étaient normands.

Si on considère les 3 volets de l'écologie du livre tels que définis par l'Association pour l'écologie du livre, est-ce que vous vous posez la question de l'écologie matérielle, de la production des livres que vous achetez ?

Lucile Taupin : Ce n'est pas une question que je me suis déjà posée à l'achat, mais je consomme principalement de l'occasion.

Stéphanie Levet : J'emprunte beaucoup en bibliothèque et à des amis. En préparant la table ronde, j'ai eu la curiosité de regarder l'origine de mes livres, et il se trouve que les éditeurs que j'apprécie font plutôt attention.

Sophie Noël : Se pose à Normandie Livre & Lecture la question de la bibliodiversité. C'est une question que je me pose aussi dans mes pratiques de consommation. Le livre reste néanmoins un objet très spécifique que j'aime avoir avec moi. La place de la bibliothèque vient percuter mes réflexions.

Est-ce que pour vous il est important de posséder le livre ? Est-ce que vous faites circuler votre bibliothèque ?

Stéphanie Levet : Je craque sur des livres qui me plaisent comme objet. Parfois il y a un livre qui est important pour moi et qui rentre en contradiction avec d'autres valeurs. J'ai parfois du mal à me détacher d'un livre que j'adore.

Lucile Taupin : Il y a pleins de livres que je ne prête pas. Pas forcément des livres rares mais de petites maisons d'édition. Parfois c'est plus l'objet que l'histoire.

Depuis la crise sanitaire, le livre est très présent et on se pose beaucoup de question sur sa fabrication. Pensez-vous que les libraires, les bibliothécaires devraient communiquer sur les labels, etc. ?

Lucile Taupin : Je pense que oui, mais c'est une question que je ne m'étais jamais posée avant d'être invitée pour cette table ronde.

Est-ce qu'on va vers des écolo-scores pour le livre ?

Sophie Noël : C'est un vrai sujet cette question de labels sur l'impression, les encres, etc. La question derrière est celle de la mobilisation des lecteurs et lectrices. S'ils veulent plus d'informations, il faut réussir à faire remonter ce souhait de mieux être informé. Dans l'enquête réalisée par N2L, nous avons pu constater cette envie des lecteurs d'en savoir plus sur la fabrication mais aussi sur la répartition de la valeur.

Est-ce que vous diriez non maintenant à certains livres ? Seriez-vous prêtes à en payer certains plus cher pour qu'ils soient mieux fabriqués ?

Stéphanie Levet : J'aurai pu décider de me passer de certains livres (des commandes à des éditeurs américains). Ça va peut-être venir de plus en plus avec le temps mais ce n'est pas complètement tranché pour moi. Il y a en tout cas des questions coûts VS savoir-faire à poser.

Lucile Taupin : C'est une question délicate. Je crois que mon premier réflexe, plutôt que de m'en passer, serait de voir s'il existe d'occasion.

Est-ce que c'est une des missions de N2L de mettre en lien les acteurs du livre et les professionnels qui ont ces savoir-faire ?

Sophie Noël : Ce qui est sûr c'est que nous sommes là pour faire du lien entre les auteurs, les éditeurs, les imprimeurs, etc.

Quand vous achetez un livre, est-ce que le prix est important ? Est-ce que vous avez d'autres critères d'achat ?

Sophie Noël : Si je dois choisir entre plusieurs livres, je vais plutôt aller sur des livres de maisons d'édition indépendantes plutôt que chez des maisons appartenant à des groupes.

Stéphanie Levet : J'essaye également de privilégier les petites maisons d'édition.

Lucile Taupin : Un de mes critères si j'achète en neuf c'est d'acheter des livres d'auteurs vivants. J'ai ce scrupule en achetant d'occasion de ne pas reverser de droits d'auteurs.

La vie d'un livre ce sont aussi les emprunts à la bibliothèque et la circulation personnelle des ouvrages. Comment Vent d'Ouest contribue à cette circulation ?

Stéphanie Levet : C'est une organisation très informelle autour de club de lecture. On choisit une date pour parler d'un livre sélectionné qui a été lu par certains mais pas nécessairement tout le monde. On fait circuler nos livres avant et après les clubs de lecture. Vent d'Ouest parle aussi d'installer une boîte livre dans le jardin du petit Odon tout fraîchement créé.

Lucile Taupin : À la bulle de Bien-être nous avons décidé de faire circuler les livres par la mise en place d'un espace bibliothèque avec des livres à emprunter sur des thématiques en lien avec ce que propose l'association. Il y a aussi une boîte à livres qui permet de prendre des livres et d'en déposer. Ces espaces avaient été mis en place par l'association qui était présente avant nous dans les locaux (le Café sauvage), nous avons décidé de les garder.

À l'heure des réflexions sur l'écologie nous observons une vague verte dans le milieu de l'édition. Cette surproduction sur l'écologie n'est-elle pas un paradoxe ?

Stéphanie Levet : Il y a en tout cas contradiction avec une logique qui n'est pas la bonne. Il y a beaucoup de gaspillage, de déchet. On produit trop de livres. Il y a une question de qualité à plus prendre en compte.

Le livre numérique pourrait-il être une solution selon vous ?

Lucile Taupin : Non, je n'y crois pas. En tout cas je ne veux pas être dépendante de l'énergie pour lire un livre. Et il y a une énorme pollution technologique.

Sophie Noël : Le numérique n'est pas une réponse. Il faut penser sa pratique de manière raisonnée. J'emprunte parfois en numérique via la bibliothèque des livres que je n'ai pas achetés.

Quelle est votre pouvoir dans l'écosystème du livre aujourd'hui ?

Lucile Taupin : Le lecteur a du pouvoir sur 2 moments. Sur l'acte d'achat et sur ce qu'il décide de faire de l'objet livre après. Est-ce qu'il va le faire circuler, en parler dans des clubs de lectures, etc.

La question du circuit-court revient beaucoup.

Sophie Noël : C'est une réflexion qu'essaye de creuser N2L. Chaque mois une newsletter est envoyée aux librairies et bibliothèques pour faire découvrir un ouvrage d'un auteur/d'une autrice de la région et un ouvrage d'une maison d'édition locale. Idem avec des projets comme le projet Digi-climat, l'idée était de faire intervenir des auteurs/autrices de la région. Il faut comprendre que cela n'enlève rien à la qualité.

Dans l'écologie du livre il y a aussi la rémunération des auteurs et autrices. Est-ce que c'est une question que vous vous posez ?

Stéphanie Levet : Avec mon expérience de traductrice je sais que c'est un vrai problème. Comme pour les produits de la terre il faudrait pouvoir intégrer des facteurs humains. On ne peut pas effectuer un travail de qualité si nous ne sommes que dans de la quantité.

Ce matin on parlait de besoin de collectif. Pour vous la lecture c'est un acte solitaire ou partagé ?

Sophie Noël : La lecture est une activité historiquement collective. Tout petit on nous lit d'abord des histoires. Il y a sans doute dans la lecture plaisir une notion de partage.

Stéphanie Levet : Pascal Quignard parle (à propos de Port-Royal) d'une « communauté de solitaires ». Quand on lit un livre nous ne sommes pas seuls, il y a avec nous les personnages, d'autres lecteurs, l'auteur, etc. Le club lecture de Vent d'Ouest est né de l'envie par les pionniers de l'association de trouver du temps pour échanger sur les questions de fond et construire une culture commune. Toujours sur la partie collective, l'association a invité le prix du roman d'écologie et son lauréat Antoine Desjardins à échanger avec des lycéens et des lecteurs. La lecture a ici permis de créer du lien.

Il se passe en ce moment dans l'écosystème du livre des rachats importants avec la montée en puissance de grands groupes. Quel est votre regard sur la situation ?

Stéphanie Levet : À mon échelle cette situation m'échappe mais je m'en désole bien entendu.

Lucile Taupin : C'est inquiétant d'imaginer que ce sont les mêmes personnes qui maîtrisent l'information qui va nous arriver.

Sophie Noël : Il faut s'intéresser à ces questions pour réussir à suivre. Ce n'est pas toujours évident de suivre les activités économiques. Comment faire remonter ces informations ? Est-ce que les librairies et bibliothèques peuvent jouer un rôle ?

En parlant des librairies, est-ce que les librairies de demain ne sont pas des nouveaux lieux de vie à imaginer ?

Sophie Noël : En région nous avons par exemple la librairie La Grande ourse qui a un format intéressant. Au moment du confinement avait été mis en place des livraisons de livres type AMAP. Par ailleurs c'est une librairie coopérative avec donc une vraie implication des lecteurs. En 2022, il y a eu 142 créations de librairies en France dont certaines en Normandie. Nous espérons que la viabilité économique sera au rendez-vous.